

L'HOMME DREYFUS ET L'AFFAIRE

notes de lecture des "Carnets (1899 – 1907)" d'Alfred Dreyfus¹.



Le jeudi 16 septembre 1999, salle de conférences du musée de Bretagne, Philippe Oriol parlera de "Dreyfus après le procès de Rennes".

Cent ans plus tôt en effet, presque jour pour jour (le 9 septembre), le conseil de guerre de Rennes condamnait à nouveau Dreyfus, et ce fut le début de sept longues années de combat, jusqu'à l'arrêt de la Cour de cassation proclamant en juillet 1906 que "de l'accusation portée contre Dreyfus rien ne reste debout".

C'est à Philippe Oriol justement que l'on doit la publication intégrale des "Carnets" tenus par Dreyfus de 1899 à 1907, et le remarquable appareil critique qui les accompagne.

Pendant longtemps on a dépeint Dreyfus comme un personnage sans grand relief, une "marionnette de zinc", un cœur sec et sans reconnaissance, bref un homme trop petit pour son Histoire. S'il restait encore aujourd'hui quelque écho de cette image, la lecture de ces Carnets révèle la vérité de son caractère, les "convictions invincibles" et "l'indomptable courage sans quoi il n'aurait pas survécu"², et aussi les émotions, les sentiments qu'il s'interdisait d'extérioriser tout au long de l'Affaire. Sous la retenue toujours présente, c'est "l'être de chair et de sang", comme dit Oriol, qui apparaît.

Après Rennes, Oriol nous dit que si de son "affaire" Alfred Dreyfus "était toujours la première victime [il en était aussi] devenu le premier acteur, et c'est seul, ou presque, qu'il allait au combat." Combat qui "devait être mené malgré les paroles d'amis qui l'accablaient maintenant : Georges Picquart, le héros, Fernand Labori, l'avocat de Zola [...], Georges Clémenceau". Et cela parce qu'il "n'avait pas refusé la grâce³ pour aller dans une prison où il serait sans doute mort". "Eux qui seraient morts pour Dreyfus, pouvaient dire avec Péguy que Dreyfus n'était pas mort pour Dreyfus". Affirmation d'autant plus insupportable à Dreyfus qu'il apparaît clairement à la lecture de ses carnets (et des documents analysés par Oriol dans ses notes), que s'il divergeait d'avec Picquart ou Labori, en accord le plus souvent avec Jaurès et quelques autres dreyfusards de la première heure, c'était par l'analyse raisonnée des circonstances du combat et non par la volonté de "sauver sa peau"⁴ à tout prix !

Les carnets sont le récit détaillé d'un labeur acharné de chaque jour : recherches minutieuses sur les documents, vrais et faux témoignages, rencontres, combats juridiques, combats journalistiques... Et aussi : "Tout, espoirs et déceptions, joies et colères, impatiences, conversations et polémiques, amitiés et inimitiés, y est mentionné, détaillé, commenté."⁵

suite page suivante

¹ Edition établie par Philippe Oriol. Préface de Jean-Denis Bredin. Ed. Calmann-Lévy 1998

² J-D. Bredin, p. 8 de la préface.

³ Gracié par le président de la République peu après le verdict de Rennes, il est donc libre, mais pas innocent...

En réponse à Labori, Jaurès écrira en 1901 dans le journal "la petite République" que la grâce "n'apparaîtra pas dans l'histoire comme une renonciation à la justice, mais au contraire comme un acompte d'humanité sur l'entière justice."

⁴ Clémenceau : "Dreyfus s'occupe de Dreyfus, c'est bien. Nous, nous songeons à notre patrie..."

⁵ P. Oriol, p.8

notes de lecture (suite)



Laissant de côté tout ce que les Carnets nous apprennent sur l'histoire de "l'Affaire" je retiens ici quelques traits de la personnalité de Dreyfus.

Il ne laisse à personne la direction de son combat : "j'écoutai et examinai avec la plus scrupuleuse attention [leurs conseils]; cependant quelques-uns furent froissés en voyant que je ne suivais pas aveuglément la ligne de conduite qu'ils m'avaient suggérée. Tous les esprits libres protestent contre le dogme de l'infailibilité et chacun, à part soi, se croit infailible. *Nous devons cependant veiller à ce qu'aucune autorité ne vienne se substituer à notre conscience. Si nous remplaçons celle-ci par l'autorité d'un homme, nous perdons la notion de responsabilité morale (...). Les idées puisées à des sources sérieuses n'ont de valeur que si nous nous les sommes assimilées par la réflexion*⁶"



Et plus loin, parlant de son désaccord avec Clémenceau et Leblois⁷ et de "l'insistance" de ce dernier : "je ne cède que devant la *raison* et non devant la menace, [...] je voulais garder entière ma liberté d'action..."

La *raison* : s'il est une chose qui frappe à la lecture des Carnets, outre l'énergie et la persévérance de Dreyfus, c'est sa confiance dans la victoire obligée de la vérité, dans le pouvoir de la Raison. Lisant les lettres du général Chamoin, délégué par le ministre de la guerre au procès de Rennes qui disait de Dreyfus : "il n'a pas su émouvoir, le cœur n'a pas parlé", il s'indigne : "Je croyais que la raison, dans des affaires semblables, où les entraînements du cœur ne sauraient apporter aucune explication, aucune atténuation, devait être le seul guide du juge. Que l'on cherche à apitoyer, quand on est fautif, cela se conçoit [...]. Mais ici [...] l'on jugeait un crime abominable que rien ne saurait atténuer, et on s'étonnait que cet innocent n'ait pas cherché à émouvoir les juges! Je n'avais qu'un devoir: faire appel à la raison et à la conscience des juges".

Suite page 17

⁶ p 121. Si j'ai souligné le passage où Dreyfus, ce militaire si attaché toujours à l'armée qui l'avait tant martyrisé, place la conscience personnelle au-dessus de toute Autorité, c'est qu'il s'agit d'un véritable leitmotiv tout au long des Carnets, l'Autorité fut-elle celle de ses amis et défenseurs.

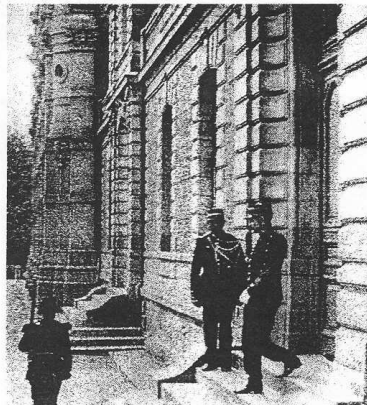
⁷ Pour Clémenceau il fallait qu'un 3^{ème} conseil de guerre (et non la cassation sans renvoi devant conseil de guerre) dé fasse ce que des conseils de guerre avaient fait, "Clémenceau prétendait qu'au cas où je serais encore recondamné, j'aurais rendu un immense service à la société, car ce serait alors la fin des conseils de guerre" (p. 172)



Ce militaire, profondément républicain et patriote, qui place sa conscience personnelle fondée sur la Raison au-dessus de toute Autorité n'est-il pas à bien des égards un homme des "Lumières"? Sa foi dans des valeurs universelles est peut-être à mettre en parallèle avec l'étonnante discrétion avec laquelle sa judéité comme la violence antisémite de ses adversaires sont évoquées. S'il est question d'une rencontre avec le grand rabbin Zadoc-Kahn, ou de Bernard Lazare auquel il voue admiration et affection, c'est uniquement au nom de la cause générale de la vérité et de la justice et non de leur combat spécifique contre la haine antijuive, encore moins du combat sioniste de Lazare. De même ses ennemis sont des "réactionnaires", des "nationalistes", et des antirépublicains, et très exceptionnellement qualifiés de "tourbe antisémite". Dreyfus préfère évoquer un combat plus universel contre les forces du mensonge et les délires de l'irrationnel. On ne s'étonnera pas alors de le voir saluer dans la loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat "une loi d'avenir destinée à préparer l'affranchissement des esprits".

Fidélité et amitié : sa reconnaissance pour l'avocat Labori et surtout pour l'héroïque colonel Picquart interdit à Dreyfus de jamais répondre publiquement à leurs attaques. Seuls les Carnets nous permettent de mesurer ses efforts pour empêcher la rupture, et la profondeur de sa souffrance. Des amis qui ne sacrifient jamais l'homme Dreyfus à la cause qu'il avait incarnée, il y en eut aussi, mais il voit mourir certains parmi les plus chers dès ses premières années de liberté : c'est le cas de Zola (en 1902), de Scheurer-Kestner, de Bernard Lazare, de Trarieux (fondateur de la Ligue des droits de l'homme). Restent Reinach, Mornard (son avocat à la Cour de cassation), Jaurès... La rencontre de ce dernier avec "l'Affaire" fut décisive, on le sait en général⁸, mais plus inattendue et moins connue peut-être est la rencontre entre les deux hommes : l'admiration de Dreyfus pour le courage, le talent et l'humanité de Jaurès éclate en de nombreuses pages⁹.

B. Wolff



⁸ Voir la conférence de Madeleine Rebérioux le 4 février dernier, ainsi que son livre "Jaurès. La parole et l'acte". Découvertes Gallimard. De Jaurès (en 1898) : "Les preuves" (réédition La découverte 1998).

⁹ Cela ne fait pas de Dreyfus un socialiste : "Si j'estime qu'il ne faut pas rejeter a priori les propositions sociales des révolutionnaires, [...] je ne saurais approuver leurs idées communistes et [...] les théories antinationales de certains d'entre eux" (cité en note p 417). Les tous derniers mots de ses carnets sont cependant pour dire la consolation qu'il trouve à ses longues souffrances en ce qu'elles auront servi à développer "les sentiments de solidarité sociale".